

# JOURNAL DE ROUBAIX

## POLITIQUE, COMMERCE, INDUSTRIE

### ANNONCES JUDICIAIRES, ADMINISTRATIVES & COMMERCIALES

## BULLETIN COMMERCIAL DE ROUBAIX ET TOURCOING

Le journal paraît les Mercredi, Vendredi et Dimanche.  
Il est distribué en ville dans la soirée qui précède sa date.

ABONNEMENT : { Pour Roubaix, 25 francs par an.  
                  "          "          14 "          "          six mois.  
                  "          "          7 50 "          "          trois mois.

Les lettres, réclamations et annonces doivent être adressées au rédacteur-gérant  
bureau du Journal, Grande-Rue, 56.

On rend compte des ouvrages dont l'auteur dépose deux exemplaires.

On s'abonne et l'on reçoit les annonces, à Paris, chez  
MM. LAFAYETTE, BULLIER et C<sup>o</sup>, 20, rue de la Banque.

Le JOURNAL DE ROUBAIX est seul désigné pour la  
publication des annonces de MM. HAVAS, LAFAYETTE, BUL-  
LIER et C<sup>o</sup>, pour les villes de Roubaix et Tourcoing.

Roubaix, 10 mai 1864.

### DÉPÊCHES TÉLÉGRAPHIQUES.

L'Agence Havas nous communique les  
dépêches télégraphiques suivantes :

Copenhague, 6 mai, soir.

Le *Berlingske Tidende* dit : Le pillage a  
commencé dans le Jutland. A Korsens,  
l'ennemi a vidé les boutiques. Il a occupé  
hier Aalborg. Une contribution de guerre  
de cent mille thalers a été imposée à Ran-  
ders et une de cinquante mille à Viborg.  
Ces villes ont refusé de payer. L'ennemi  
a emmené tous les chevaux et les voitures  
avec quelques citoyens comme otages.

Des avis de Stockholm annoncent qu'une  
escadre de 15 bâtiments de guerre suédois  
et norvégiens doit se réunir à Gothen-  
bourg, le 15 mai, sous le commandement  
du prince Oscar.

Copenhague, 7 mai.

On mande de l'île de Pionie, en date  
d'hier soir, au *Berlingske* : Tous les otages  
ont été remis en liberté. Les villes d'Aar-  
hus et Randers, ont refusé de payer les  
contributions de guerre fixées par les  
Prussiens. Ceux-ci ont imposé Hobro de  
5,000 thalers danois et Mariager de 1080.

Copenhague, 7 mai.

L'ennemi a occupé Aalborg le 5. Il a tiré  
quelques coups de canon contre l'autre  
rive du Limfjord. L'ennemi se retranche  
à l'est de la ville.

Les Austro-Prussiens ont détruit le  
camp fortifié qui existait près de Frede-  
ricia.

Rendsbourg, 8 mai.

Cinquante-cinq mille personnes ont as-  
sisté à l'assemblée populaire tenue, ici,  
aujourd'hui. On y a voté la résolution  
suivante :

« Nous maintenons inébranlablement le  
bon droit. Separes du Danemark, nous  
demandons un Sleswig-Holstein, libre,  
sous Frédéric VIII, le souverain légitime.  
Nous demandons que les représentants du  
pays soient appelés à rendre un témoi-  
gnage solennel en faveur de notre droit.  
Nous sommes décidés à faire les suprêmes  
efforts pour arriver à notre but.

On a voté, en outre, des remerciements  
aux armées alliées et on a demandé que  
les habitants des duchés, capables de  
porter les armes, fussent admis à prendre  
part à la guerre de l'indépendance.

Vienne, 8 mai.

Le *Wanderer* donne les nouvelles sui-  
vantes de Pologne :

Un nouveau détachement d'insurgés  
s'est formé dans le palatinat de Lublin  
sous le commandement de Narbut et  
s'est réuni à celui de Sawa, commandant  
en chef de ce palatinat.

Dans les forêts d'Iza, palatinat de Ra-  
dom, les insurgés ont livré récemment un  
combat dont l'issue leur a été favorable.

On annonce de Lithuanie que dans le  
palatinat de Kowno, un détachement de  
400 insurgés s'est battu avec les Russes  
qui auraient perdu 60 hommes.

Londres, 9 mai.

Le *Times* dit : Le Danemark devrait lever  
le blocus des ports allemands et ac-  
cepter l'armistice, mais nous craignons  
qu'il ne rejette l'armistice en comptant  
sur l'Angleterre. Or l'Angleterre ne fera  
pas la guerre seule, tandis que la France  
en s'abstenant, deviendrait l'arbitre de  
l'Europe.

Londres, 9 mai.

On lit dans le *Morning-Post* : De même  
que la France a pu faire seule la guerre  
en Italie, l'Angleterre peut faire seule la  
guerre dans le Nord. Comme puissance  
maritime, nous sommes principalement  
intéressés dans la question. Nous devons  
montrer le chemin.

Le *Morning Post* espère que l'armistice  
sera conclu.

Une dépêche du gouverneur général de  
l'Algérie en date du 5 mai fait connaître  
au ministre de la guerre que le général  
Deligny est parti le 2 mai de Freudah, se  
dirigeant sur le point de Kheney et Souk,  
dont il compte faire la base de ses opé-  
rations.

Le général Martineau a couché à Khe-  
ney-el-Souk le 2 mai et est arrivé le 3 au  
soir à Daiet-Askoura. Les deux colonnes  
ont dû se rencontrer le 4 à Guefta; de  
Geryville à Ain-Khechob le général Mar-  
tineau n'a pas aperçu l'ennemi.

De son côté, le général Jusuf a quitté  
Djelfa le 4 mai; il devait arriver à Lig-  
houat le 6. Le général Liebert était en  
route pour Taguin; ces deux colonnes  
sont largement approvisionnées; leur ra-  
vitaillage ne présente aucune difficulté.

Le général commandant la division de  
Constantine écrit, à la date du 3 mai, que,  
malgré le sentiment de vague inquiétude  
causé dans les populations indigènes par  
les événements d'Oran et d'Alger et

par la révolte de la Tunisie, la province de  
Constantine se maintient en paix. Le co-  
lonel Seroka, arrivé à Tougourt le 30 avril  
avec ses troupes en parfait état, a trouvé  
notre Sahara dans une situation excellente.  
Le marabout de Temacin est venu an-  
davant de la colonne française; partout  
nos soldats ont été bien accueillis. Du côté  
de Bouraada, nos tribus sont restées cal-  
mes, malgré le voisinage de l'insurrection.

En Tunisie, la révolte s'étend sans ré-  
sistance, puisque le bey n'a pas d'armée  
régulière.

Le bon esprit de nos tribus est un pre-  
mier obstacle à l'invasion des monta-  
gnards, qui rencontreraient bientôt nos  
troupes s'ils tentaient de violer la frontière.  
Mais ce qui prouve le calme des esprits,  
c'est que les touristes continuent à cir-  
culer dans la province de Constantine et à  
faire le pèlerinage de Biskra. Aucun ac-  
cident n'a été signalé; les travaux de la  
constitution de la propriété indigène con-  
tinuent comme par le passé; enfin la phy-  
sionomie, la vie habituelle du pays sont  
restées les mêmes. Les populations euro-  
péennes et indigènes sont attentives, mais  
elles ont foi dans l'autorité qui les garde,  
dans le drapeau qui les protège.

(Moniteur).

On lit dans une correspondance de  
Berlin :

« On accueille ici la nouvelle donnée  
par plusieurs journaux que 40,000 hom-  
mes ont été renvoyés par le gouvernement  
français dans leurs foyers, avec beaucoup  
de satisfaction. La politique française de-  
vient de jour en jour plus populaire en  
Allemagne. La politique anglaise, par  
contre, irrite tous les jours davantage.

« Il est beaucoup parlé ici de l'attitude  
conciliatrice et impartiale de la France à  
la Conférence; le prince de Latour-d'Au-  
vergne aurait charmé par sa modération  
les représentants des puissances alleman-  
des, ce qui ne veut naturellement pas dire  
qu'il ait contenté l'Angleterre.

« Le gouvernement a reçu, dit-on, com-  
munication d'une note émanant de la  
chancellerie russe, et dans laquelle le ca-  
binet de Saint-Petersbourg déclare qu'à  
son avis un Congrès européen ne serait  
pas en état de résoudre les questions pen-  
dantes. En aucun cas il ne prendrait part  
à un congrès qui ressusciterait la ques-  
tion polonaise. »

Un projet qui touche manifestement à  
de grandes questions politiques, s'éla-  
bore dans ce moment en Espagne. Il s'a-

girait d'ouvrir un canal qui, partant du  
cap de Trafalgar sur l'Océan, débouche-  
rait dans la Méditerranée par la partie  
nord de Gibraltar, en évitant ainsi le pas-  
sage du détroit. Dans ce système, Gibral-  
tar deviendrait une île, et le transit de la  
Méditerranée à l'Océan, aujourd'hui do-  
miné par une forteresse anglaise, revien-  
drait dans les mains de l'Espagne. Il y  
aurait à déterminer alors si le nouveau  
canal, qui serait un véritable détroit, ne  
devrait pas être neutralisé.

Un télégramme de Mexico, du 1<sup>er</sup> avril,  
mentionne le bruit que Vidaurri a quitté  
Monterrey avec 2,000 hommes et du canon,  
et que des troupes juaristes ont occupé  
cette ville.

Nous ne nous étions pas trompés, dit le  
*Messageur franco-américain*, en exprimant  
l'opinion que l'archiduc Ferdinand-Maxi-  
milien ne sanctionnerait pas le privilège  
accordé par le général Almonte à divers  
banquiers d'Europe d'établir au Mexique  
une banque d'escompte, de circulation et  
de dépôt sous le nom de : *Banque du Mexi-  
que*.

Outre que le monopole assuré aux con-  
cessionnaires était tout à fait contraire  
aux idées libérales que l'archiduc professe  
en matière d'économie politique, l'Empe-  
reur élu du Mexique, prenant le régime  
constitutionnel au sérieux, entend reser-  
ver aux représentants de la nation la déci-  
sion des questions financières et économi-  
ques. Toute demande de concession pour  
créer des établissements de crédit sera  
renvoyée à l'examen du Conseil d'Etat et  
soumise ensuite au vote approbatif de  
l'Assemblée nationale.

Une pétition, répandue à des milliers  
d'exemplaires dans le duché de Sleswig,  
écrit-on de Berlin, engage le roi de Prusse  
de s'inspirer de l'esprit de Frédéric-le-  
Grand et d'attacher ce duché à la Prusse  
par un lien qui le mettrait à l'abri de toute  
attaque, qu'elle vienne du Danemark ou  
d'un ennemi étranger quelconque. D'autre  
part, la *Gazette de l'Allemagne du Nord*  
continue à attaquer le parti qui soutient  
les droits du duc d'Augustenbourg. Il est  
donc bien possible que, dans nos cercles  
officiels, on voie, avec plaisir, la question  
de succession s'embrouiller de plus en  
plus et que de nouveaux prétendants ap-  
paraissent à côté du duc d'Augustenbourg;  
en effet, le grand-duc d'Aldenbourg et le  
duc de Hesse se préparent à faire valoir  
leurs droits sur ces duchés.

Depuis le retour du roi de Sleswig, le  
mot d'ordre, dans nos cercles diplomati-  
ques, paraît être d'éviter provisoirement  
tout arrangement définitif.

On va, évidemment, trop loin en suppo-  
sant que la Prusse et l'Autriche étaient  
prêtes à accorder l'évacuation du Jutland  
entier, à la condition que le Danemark les  
mit en possession de l'île d'Alsén et de  
toutes les îles sleswigoises. Les puis-  
sances allemandes demandent que le Dane-  
mark paie tous les frais de guerre, qui  
s'élevaient à 40 millions d'écus environ,  
ainsi que les dommages causés au com-  
merce allemand. L'occupation du Jutland,  
ou du moins d'une partie du Jutland, de-  
vrait nous garantir l'accomplissement de  
ces conditions par le Danemark.

On continue à transporter des pontons  
dans le Jutland et les chances d'un pas-  
sage en Fionie sont vivement discutées  
dans nos cercles militaires. Le fait que le  
lieutenant-général de Moltke vient d'être  
attaché à l'état-major du maréchal de  
Wranger n'indique que les opérations mi-  
litaires ne seront pas interrompues de  
sitôt et qu'on aurait tort de compter sur la  
prochaine conclusion de l'armistice.

Le bruit que la Prusse aurait demandé  
au cabinet de Londres des explications sur  
le but des ordres donnés à l'escadre du  
canal ne s'est pas confirmé jusqu'ici. La  
presse allemande est d'accord pour n'at-  
tacher aucune importance au rassemble-  
ment de la flotte anglaise et l'envoi de  
l'*Aurora* dans la mer du Nord pour sau-  
vegarder les intérêts du commerce anglais  
et pour surveiller l'escadre prusso-autri-  
chienne ne provoque que des sourires.

On écrit de Copenhague, le 7 mai :

« Malgré l'occupation d'une grande por-  
tion du territoire du royaume par les armées  
germaniques, le gouvernement vient, pour  
se conformer aux prescriptions de la Con-  
stitution en vigueur, de faire prendre, par  
les autorités locales, les dispositions né-  
cessaires pour le renouvellement de la  
seconde Chambre législative en Danemark.  
Les élections pour les députés, nommés  
directement, auront donc lieu le 14 juin,  
dans tout le pays. On espère qu'à cette  
date le royaume sera délivré de la présence  
des armées étrangères et que la paix sera  
rétablie avec la Prusse, l'Autriche et la  
Confédération germanique. »

On écrit de Feldkirch, au *Messageur du  
Tyrol et du Vorarlberg*, qu'une grande  
quantité d'armes à feu rayées ont été im-

### FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX

DU 11 MAI 1864.

— N° 35. —

## BLENDA

CHAPITRE XXXV.

Le lendemain, vers une heure de l'après-  
midi, Blenda se rendit à la dernière  
de ces rencontres quelle avait regardées  
comme si innocentes, mais qu'elle jugeait  
tout autrement aujourd'hui, quoiqu'en ré-  
alité elles ne le fussent pas moins aupa-  
ravant.

Elle se dirigea du côté où elle s'atten-  
dait à rencontrer le baron.

Mais pas de baron ni devant, ni derrière  
elle, ni à aucun des deux endroits où il sa-  
vait bien qu'elle s'arrêterait.

Cela déplut à notre héroïne.

Un certain sentiment lui disait bien que  
le mieux serait qu'il eût été mécontent et  
se fût éloigné de lui-même; mais une

autre voix, beaucoup plus flatteuse, ré-  
pondait aussitôt : Impossible qu'il re-  
nonce de gaité de cœur à ce qu'il regarde  
comme une grande joie, et il serait dé-  
pitant que je n'eusse pas à lui faire sentir la  
nécessité de se retirer — je me verrais  
avec déplaisir prévenue par lui sous ce  
rapport.

Pendant cette lutte de ses sentiments,  
elle visitait ses pauvres.

Elle était fière et heureuse de pouvoir  
maintenant faire du bien de l'argent de  
son futur mari; mais au lieu de se mon-  
trer d'une générosité excessive, elle ne  
donnait, au contraire, qu'avec mesure et  
prudence, car elle voulait soulager un  
grand nombre d'indigents, et elle avait  
été assez pauvre elle-même pour savoir  
qu'on peut se tirer d'affaire avec un peu.

Elle avait en outre, à la campagne et  
sous la direction de sa mère, acquis la  
connaissance d'une foule d'excellents re-  
mèdes familiaux, ce qui faisait d'elle une  
bonne garde-malade, d'autant mieux ac-  
cueillie que toujours elle les prescrivait  
ou les appliquait avec une véritable cor-  
dialité.

L'objet de la faveur particulière de  
Blenda était une vieille paralitique, et ce  
parce qu'elle lui rappelait vivement la plus  
ancienne de ses connaissances, c'est-à-dire  
Brigitte, la bonne vieille âme qui lui en-  
voyait, dans les lettres du pasteur-adjoint,  
les témoignages les plus tendres.

Notre héroïne resta plus longtemps  
auprès de cette nouvelle Brigitte que par-  
tout ailleurs, et ce qui ne contribua pas  
mediocrement à lui faire trouver le temps  
court, c'est que la malade raconta qu'elle  
avait reçu la veille, et à plusieurs repri-  
ses, la visite d'un jeune monsieur, qui  
paraissait fort triste, et qui avait fini par

lui donner un rixdale d'argent.

Blenda se leva, enfin, en proie au dépit  
d'une attente déçue.

Elle était mécontente d'elle-même d'a-  
voir attendu quelqu'un qu'elle n'aurait  
pas dû attendre, et cependant ce fut avec  
une incroyable lenteur qu'elle dit adieu à  
sa vieille favorite et qu'elle se retira.

Enfin elle regagna le domicile mater-  
nel.

Mais à peine avait-elle fait quelques pas  
qu'elle vit quel'un s'approcher.

« Ah! mademoiselle Blenda! dit-on  
d'un air fort joyeux, vous arrivez donc  
enfin! Hier je vous ai vainement attendue  
et aujourd'hui je suis venu par trop tôt.

— Par trop tôt ?

— Oui, et j'ai eu le temps d'explorer le  
voisinage. Aussi ai-je découvert quelque  
chose à faire pour nous; mais nous irons  
l'examiner de plus près demain, puisque  
aujourd'hui vous vous en retournez déjà.

— Dans quelle maison êtes-vous allé,  
monsieur le baron ? demanda Blenda, at-  
tristée, malgré elle, d'être contrainte à  
l'affliger en lui déclarant qu'il ne pour-  
raient plus rien faire en commun.

— Je n'ai pas fait attention au numéro;  
mais l'impression que la misère de ces  
pauvres gens a produite sur moi est un  
guide non moins sûr.

— Ils sont donc dans une position dé-  
plorable ?

— Très-déplorable. Figurez-vous une  
mère avec un enfant nouveau-né, entou-  
rée de cinq ou six autres, en haillons,  
mourants de faim et tremblants de froid,  
un mari qu'une blessure au bras rend in-  
capable de travailler, et personne qui  
s'occupe d'eux, à l'exception de quelque  
voisin attiré par la commisération.

— Retournons sur nos pas, interrompit-

elle vivement : il faut que vous me mon-  
triez la maison.

— Vous pouvez être parfaitement tran-  
quille, mademoiselle. N'ai-je pas appris  
comment on se fait bien venir dans les  
réduits de l'indigence ? Ces pauvres gens  
ne manquent plus du nécessaire, et j'ai  
engagé une vieille femme qui ne les quit-  
tera pas.

— Vous êtes un noble caractère, mon-  
sieur le baron, et vous avez fait tout au  
mieux; mais... mais...

— Demain vous verrez !

— Mais demain... demain... permettez-  
moi de le dire tout net... demain nous  
n'irons pas ensemble.

— Pourquoi donc ?

Blenda se tut, réfléchissant à ce qu'elle  
répondrait.

« Vous aurez donc encore un empêche-  
ment demain ? reprit-il.

— Pas précisément, mais...

— Mais... quoi donc ? demanda le ba-  
ron, rougissant d'inquiétude qu'un destin  
malheureux ne mit fin à ce bonheur, qui  
lui aurait paru très ridicule autrefois,  
mais qui était devenu, pour ainsi dire,  
l'unique but de son existence — car son  
amour le dominait de plus en plus.

— On m'a fait remarquer que ces pro-  
menades, malgré la pureté de leur but...

— Eh bien ?

— Ne sont pas convenables.

— Et vous, mademoiselle, vous tenez  
compte d'un pareil bavardage, alors que  
tant de gens, qui ont besoin de secours,  
doivent à nos visites ce dont ils seraient  
privés sans cela ? Dieu ne laissera-t-il  
pas tomber des regards de bienveillance  
sur deux jeunes gens qui ne font pas autre  
chose que chercher à remplir ses com-  
mandements ?

— J'ignore comment Dieu juge notre  
conduite, mais j'espère qu'elle est conve-  
nable à ses yeux; les hommes, au contrai-  
re, la considèrent comme inconvenante,  
très inconvenante.

— Et qu'en résulte-t-il ?

— Qu'il nous faut faire le bien chacun  
de notre côté.

— Pour obéir aux gens avides de sujets  
à blâmer ?

— Nullement; mais pour ne pas nuire  
à ma réputation.

Il ne répondit pas. La rougeur et la pâ-  
leur se succédaient sans interruption sur  
son visage, et son agitation allait crois-  
sant.

« Assurément vous ne voulez pas, mon-  
sieur le baron, qu'instruite du jugement  
d'autrui sur nos rapports, j'aie le braver :  
il ne convient pas à une jeune personne  
comme moi de se mettre au-dessus de  
l'opinion publique. Je puis manquer par  
ignorance, mais pas de propos délibéré.

— Ainsi, mademoiselle, vous regrettez  
vous allez peut-être même jusqu'à con-  
damner ces heures qui ont été les plus  
heureuses de ma vie ?

— Non, assurément non !

— Est-ce vrai ?

— Parfaitement vrai. J'avoue même,  
car je ne sais pourquoi j'en ferais mystère,  
qu'elles ont eu pour moi aussi de l'in-  
térêt et du charme, et qu'elles m'ont sem-  
blé très courtes. Mais si, à partir de ce  
jour, je continuais nos relations, je m'en  
repentirais, parce qu'alors je n'aurais pas  
bien.

A cette réponse, les yeux du baron  
rayonnèrent, et Blenda comprit qu'elle lui  
avait sans doute donné quelque espoir.

« Vous avez raison, mademoiselle, dit-  
il avec l'expression d'une tendresse si pure